

XYZ. La revue de la nouvelle



Un pianiste perforé peut-il jouer de l'orgue de Barbarie ?

Frédéric Hardel

Numéro 140, hiver 2019

Musique : des nouvelles sous influences musicales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92186ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hardel, F. (2019). Un pianiste perforé peut-il jouer de l'orgue de Barbarie ? XYZ. *La revue de la nouvelle*, (140), 64–67.

Un pianiste perforé peut-il jouer de l'orgue de Barbarie ?

Frédéric Hardel

DEUX MILLE QUATRE. Montréal. Bar de la rue Saint-Hubert. J'étais à ma table, buvant et fumant, seul au monde. Seul ? Pas tout à fait. Deux clochards étaient vautreés sur un banc à l'autre bout de la salle, verres secs sur la table, sacs-poubelle débordant de vêtements grasseyés sur le plancher. L'un d'eux émettait des grommellements en réponse aux ronflements de l'autre. Degas ne les aurait pas dédaignés comme modèles et ils auraient fait un joyeux quatuor avec ses fameux buveurs d'absinthe. Paul, le barman, essuyait nonchalamment des verres en regardant le téléviseur muet qui rediffusait un tournoi scandinave de fléchettes. Le juke-box, essoufflé, crachotait sans conviction de vieux morceaux rock dont personne ne voulait se souvenir. Bref, en si bonne compagnie, j'étais seul. Au mur, la grosse horloge Molson ne poussait qu'avec peine l'aiguille des minutes. Le temps était figé dans les vapeurs d'alcool comme dans le formaldéhyde.

Je suis allé pisser et, dès que je me suis rassis, un drôle de bonhomme est entré et a pris place au piano sans jeter un regard autour de lui. Je dis « drôle de bonhomme » puisque je n'avais jamais vu quelqu'un entrer ici avec une canne, un chapeau melon, des petites lunettes rondes à la Gandhi et une barbichette finement taillée. Je n'avais jamais vu non plus, ni ici ni ailleurs, quelqu'un avec un habit de velours jaune. Paul a laissé l'essuyage de ses verres un instant pour aller porter au nouveau venu un verre de Johnnie Walker avec le personnage duquel, il faut le dire, il affichait une ressemblance suspecte. Il a vidé le verre d'un trait, s'est retourné et s'est mis à jouer, délicatement. Ses doigts semblaient survoler les touches tant il y allait avec légèreté et minutie. Avant de retourner derrière le comptoir à ses verres et à son tournoi de fléchettes, Paul est passé près de ma table et m'a dit, à

demi-voix : « Tu le reconnais ? C'est Erik Satie, le pianiste. » J'ai haussé les épaules, ce nom m'était inconnu. J'ai écouté sa musique quelques minutes, un beau morceau, très lent. En fermant les yeux, je m'imaginai une progression, une ascension, peut-être l'image de quelqu'un qui monte doucement un escalier sans fin vers la lune... Le juke-box, de son côté, refusait de se taire, si bien que les silences de l'un étaient remplis de la musique de l'autre dans une étrange complémentarité.

Au bout d'un moment, les deux soûlons, vraisemblablement dégrisés par la musique vaporeuse qui envahissait la pièce, se sont levés et ont commencé à retirer leurs loques dans une espèce de strip-tease loufoque. Et, à mesure qu'ils se dévêtaient, ils rajeunissaient et se transformaient en jeunes hommes d'une vingtaine d'années tout au plus, eux qui pourtant m'avaient semblé dans la cinquantaine avancée. Une fois nus, ils continuèrent à danser sans que cela ait quoi que ce soit de vulgaire ou de choquant. Leurs corps se mouvaient au rythme lent du piano.

Puis, le charme s'est rompu lorsque le juke-box a commencé à jouer un morceau qui m'a ramené plus de vingt ans en arrière, au beau milieu des années 1980, dans les bras de ma première blonde, Jacinthe. Flash-back ! Je nous revoyais danser un slow le soir de notre bal des finissants, couchés dans le lit simple d'un chalet des Cantons-de-l'Est, étendus sur la plage d'Ogunquit. Ah, Jacinthe, avec ses longs cheveux blonds bouclés... les cinq plus belles années de ma vie !

Le pianiste, contrarié peut-être par le fait que mon attention n'était plus dirigée vers lui, se mit à jouer avec plus d'intensité, plaquant ses accords d'une manière qui n'était pas naturelle et qui, surtout, ne cadrait pas du tout avec la douceur de l'air qu'il jouait. Les danseurs, de leur côté, ne semblaient plus savoir comment réagir à ce changement d'ambiance. L'harmonie de leur danse s'étiolait progressivement. Ils ressemblaient désormais plus à des pantins mus par un marionnettiste maladroit qu'à des danseurs. Mais ils ne s'arrêtaient pas.

Déseparé par les excès de zèle du pianiste, n'entendant presque plus mon bon vieux slow rock, je tentai d'accrocher le regard de Paul pour l'implorer de faire quelque chose, mais en vain. Ses yeux ne se détachaient pas du téléviseur. Il était comme hypnotisé par l'écran séparé en deux images. Du côté droit, on apercevait le lanceur de fléchettes; de l'autre, on voyait la cible avaler les dards les uns après les autres.

Le pianiste, qui me regardait du coin de l'œil, accélérât la cadence et jouait avec de plus en plus de force, un air de défi sur le visage. Puis, la force céda la place à la rage. Tellement qu'il finit par en perdre son chapeau, qui roula sous une table.

On n'avilit pas impunément *I Want to Know What Love Is* de Foreigner. On ne crache pas sur mes vieux souvenirs. Je me suis levé, j'ai sorti l'arme de la poche de mon manteau et j'ai tiré. Le pianiste a reçu la balle dans l'œil gauche et une partie de sa cervelle a éclaboussé le plancher. Les touches blanches du piano ont pris une belle teinte rosée. « Bull's eye! » a crié Paul, les yeux toujours rivés sur l'écran. Le lanceur de dards venait en effet de toucher le point rouge au centre de la cible. En tombant, le pianiste s'est heurté la tête sur le juke-box, faisant sauter le disque et recommencer la toune de Foreigner du début. Les deux danseurs, comme éveillés par le coup de feu, se sont arrêtés, hagards. Gênés, ils se sont rhabillés, ont pris leurs sacs et sont sortis.

Je me suis rassis et j'ai recommencé à téter le fond de ma bière, désormais chaude et *flat*. Une fois la toune de Foreigner terminée, le juke-box s'est tu pour de bon. Au bout d'un moment, le tournoi s'est achevé et Paul a éteint le téléviseur avant de descendre à la cave quérir la moppe et la chaudière qu'il réserve habituellement aux vomissures de ses clients. Il a épongé le sang soigneusement, en contournant le cadavre. Nous n'avons pas parlé. Je me suis levé et je suis sorti.

Le lendemain, j'ai pris le *Robert des noms propres* et j'ai cherché « Satie ». C'est à ce moment que j'ai appris que le pianiste était mort en 1925. Ça ne m'a pas étonné. Je me suis

plutôt demandé ce que Paul avait bien pu faire du corps. J'ai pensé qu'il l'avait probablement enterré à la cave, avec Ravel, Debussy et les autres.

Avril 2019